

Cie SNAUT

Revue de presse

***Nos adieux (remake)* – création 2023**
de Louise Belmas & Joël Maillard

LE TEMPS

Le Temps - Genève
24 novembre 2023
Marie-Pierre Genecand

A l’Arsenic, un spectacle dingue se crée à vue et c’est la vie qui s’écrit

L’air de rien, Joël Maillard est un grand sensible. Avec Louise Belmas, le comédien romand montre en riant l’étendue des possibles scéniques et finit sur une note poétique. A Lausanne jusqu’à ce dimanche, avant Neuchâtel, Sion et La Chaux-de-Fonds

Attention, virtuoses! Dans *Nos adieux (remake)*, Joël Maillard et Louise Belmas unissent leurs talents pour raconter la fabrique du théâtre et le grand huit de la vie. Simulant la création à vue d’un spectacle qui contient sa propre mise en scène, les deux facétieux évoquent aussi bien les différents genres dramatiques (le clown, la science-fiction, le roman épistolaire, le stand-up, la performance, etc.) que les enjeux de production (le directeur qui finance ou pas, la coach qui aide ou pas, le sous-titrage, etc.).

Le résultat est subtil, magnifiquement réglé et drôle – ah, la séquence de l’ascenseur! Mais ce n’est pas tout. A travers un final type «Ô temps, suspends ton vol», les trublions osent des adieux poétiques, intimes, désarmants. Et là, c’est la vie qui nous sidère au tournant.

Joël Maillard, le Hulot local

On a aimé Joël Maillard lorsque, avec Joëlle Fontannaz, il envisageait une existence ailleurs dans le système solaire. Dans *Quitter la Terre*, une station orbitale accueillait des privilégiés qui tentaient de recréer un monde parfait et la proposition fascinait. On l’a aimé ensuite dans *Résilience mon cul*, un solo satirique où le comédien, fribourgeois d’origine et lausannois d’adoption, envisageait en sifflant la question de l’euthanasie programmée pour les aînés. Gonflé. C’est peu dire que l’on se réjouissait de découvrir sa dernière salve concoctée cette fois avec Louise Belmas, une fine lame française qui a d’abord joué du violon avant de concevoir des spectacles brouillant les pistes entre réalité et fiction.

Ce qui n’étonnera pas les (trop rares) spectateurs de l’Arsenic qui, ces jours, découvrent *Nos adieux (remake)* avec délectation. Car les deux meneurs de cette revue atypique ne font que ça: passer des contrats avec le public sur les différentes consignes de création et discuter de l’impact respectif de la réalité et de la fiction. En fait, ce point est très vite évacué, car, rappelle Louise, le fait réel le plus banal sera toujours mille fois plus saisissant que le fait fictionnel, même «très imaginaire». C’est ainsi, l’être humain se vénère tellement qu’il se cherche sans cesse dans ses semblables. Voilà pourquoi la question «ça vous est vraiment arrivé?» est toujours la plus posée aux écrivaines et écrivains d’autofiction...

Roulette russe en scène

D'ailleurs, à propos du risque réel versus le risque fantasmé, Louise Belmas tient sur ses fines épaules le gros morceau de la soirée. Elle rejoue devant nous la fameuse performance de Serge Oldenbourg, artiste du mouvement Fluxus, qui, le 28 mai 1964, au Festival de la libre expression, à Paris, a introduit une balle dans le barillet d'un pistolet, a tourné plusieurs fois ledit barillet et, plaçant l'arme sous son menton, a tiré, remettant sa vie aux mains du destin. Louise Belmas réplique-t-elle les termes exacts de cette mise en danger? Il faudra aller la voir pour le savoir!

Si ce spectacle est si bien, c'est qu'il est taquin. Il ne cesse de compliquer la narration par des embûches de mise en scène. Par exemple, l'introduction, livrée dans un anglais accessible, est surtitrée dans un français édulcoré. «I need a Xanax» devient «Je suis très enthousiaste» et le public doit à la fois écouter, traduire et rire du décalage proposé. On bosse, quoi.

Familles mono-homo-prolo parentales

Pareil avec le monologue infernal d'Ulrika Meierhooven von Fleischzeug (!), la coach allumée interprétée par un Joël Maillard emperruqué. On suit en français «allemanisé» les tribulations de cette conseillère qui est aussi documentariste et qui, ayant réalisé un travail sur les familles «mono-homo-prolo parentales de Düsseldorf», a dû supprimer de son résultat final la mention d'une petite fille qui préférait quand son papa était encore sa maman, car le public woke aurait pu monter aux barricades.

Le duo pointe les excès de la nouvelle doxa sociétale et cette escarmouche fait sourire même le public de l'Arsenic pourtant très éveillé. C'est qu'ils sont irrésistibles, ces funambules de la pensée. Tout va vite avec ces duettistes qui se sont fixés pour mission d'écrire la partition de l'autre. Un tour de passe-passe ajoutant encore au vertige de la situation...

Invitation à la liberté

Mais au fond que retire-t-on de ce catalogue comique au-delà de son étendue et de sa virtuosité? Cette idée, justement, que, sur scène comme dans la vie, on se heurte souvent aux limites qu'on se fixe soi-même. Et qu'on peut, ou qu'on devrait pouvoir, en tout temps, réécrire sa vie avec le même dégageant. *Nos adieux (remake)* est une invitation à la liberté. Il y a pire comme message, non?

Le jeu de tous les possibles (contemporains)

A l'Arsenic, à Lausanne, Joël Maillard décontenance avec *Nos adieux* (remake). Et place au centre le plaisir du jeu théâtral.

Joël Maillard est devenu une figure iconique de la scène romande, et au-delà. On lui connaissait une imagination sans bornes, qu'il cultive à travers une écriture dramatique fantasque, non dénuée de culot. Depuis une quinzaine d'années, sa singularité étonne, amuse, provoque, voire dérange.

Aborder l'euthanasie ou les infanticides comme il le fait dans son stand-up *Résilience mon cul* ne met pas forcément le public à l'aise. Mais la scène, lieu de fiction et d'illusion où l'on met à mort le réel, permet beaucoup.

Il ne manque d'ailleurs pas de pousser l'audace et les frictions avec le réel à leur paroxysme dans *Nos adieux* (remake), présenté mardi soir de première à l'Arsenic de Lausanne. L'auteur, comédien et metteur en scène y forme un duo avec Louise Belmas, comédienne française qui « travaille à semer le trouble entre le réel et le fictif, les genres, les espèces, et tente ainsi d'élargir toujours plus le champ des possibles inventions de soi. Le tandem s'y met en scène en train de créer sa pièce selon différents protocoles d'abord facétieux.

Liberté de ton

L'occasion de questionner, à l'image de l'actualité, le masculin, le féminin, la transidentité ou le patriarcat. En se jouant des stéréotypes de genre, en perruque, qu'on se gardera bien de lire comme une caricature discriminante. Histoire de rappeler que la scène est le lieu de toutes les explorations et qu'il y a bien de quoi défendre une liberté de ton chahutée.

Et c'est là finalement où l'artiste excelle, dans une parodie où le comédien démultiplie avec l'accent allemand ses capacités d'acteur en culotte en dentelle transparente et crinière rousse, maquillé de blanc en figure de clown triste.

Au final, cette mise en abyme d'un personnage trans et sa petite fille préférant la maman d'avant l'opération devenu papa sera censurée par les responsables culturels. Une scène sur le fil du rasoir, Joël Maillard ayant multiplié, toujours avec humour, les précautions d'usage pour ne pas heurter les sensibilités dans un générique à la *Kaamelott*. Tout cela après un début hilarant en anglais surtitré, où la contrainte de faire dire son texte par sa partenaire n'est qu'une complexité de plus dans cet objet théâtral déconcertant.

Certes, les temporalités s'enchevêtrent et les histoires s'embarlificotent dans ces grands écarts spatio-temporels chers à l'auteur. Fort d'un potentiel réflexif immense, Joël Maillard nous propulse dans des retrouvailles avec son binôme en 2063, jouant une fois de plus avec l'espace et le temps. Mais il nous avait prévenu.es : la pièce sera quelque peu fragmentée.

Aux questionnements universels, naissance, mort, amour, amitié, guerre (une affaire d'hommes, auxquels il faudrait un vagin pour trouver le chemin de la paix !), s'ajoutent l'écoresponsabilité (un de ses dadas), le langage falc ou simplifié, en somme le théâtre même, ses références shakespeariennes et ses processus de création, la notion de personnage, sans épargner les directeurs de salles (et critiques dramatiques).

Le spectacle voyagera ensuite au Pommier à Neuchâtel, au Spot à Sion et au Centre de culture ABC de la Chaux-de-Fonds. Un objet scénique encore plus déroutant que les précédents, à la fois hommage au théâtre – à ne pas confondre avec la performance, où l'artiste se met physiquement en danger, insiste-t-il – et miroir de nos controverses.